

Le festival international du court métrage de Montréal

Carlo Mandolini

Numéro 164, mai 1993

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/50080ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Mandolini, C. (1993). Compte rendu de [Le festival international du court métrage de Montréal]. *Séquences*, (164), 14–15.

où seulement dix pour cent des films réalisés par des femmes sont sélectionnés dans des festivals internationaux. En dix jours, c'est à 130 films issus de 23 pays, ainsi qu'à une série d'ateliers et de journées thématiques, auxquels les cinéphiles sont conviés. De quoi faire oublier un moment cette disparité criante.

«Mais comment faire pour que les gens dépassent la simple notion de festival de films de femmes?», demande Nicole Bonenfant. Un coup d'oeil sur la programmation permet pourtant de relever des oeuvres aux thèmes universels, qui n'ont rien à voir avec de soi-disant complots contre la gent masculine. Voyez plutôt: **Les Fruits du paradis** de Helma Sanders-Brahms (Allemagne, mère blafarde), l'histoire de la rencontre d'un couple avec comme toile de fond la politique d'un pays déchiré; **L'Affût** de Yannick Bellon, une oeuvre touchante sur la passion de la nature et la nature des passions; **A Just War?** de Maj Wechselmann, sur les terribles ravages de la Guerre du Golfe sur la population irakienne; **Fin de millénaire** de Hélène Bourgault, réflexion profonde sur le sens de la vie en ces temps troublés; **Beach Story**, de Lori Spring, ou comment ne pas bronzer idiot. Même si leurs concurrents du Festival de Créteil s'étonnent à chaque visite à la Mondiale de la visibilité de la clientèle masculine, on sait que le plein n'a pas encore été fait. «Les femmes viennent bien dans nos tavernes, pourquoi ne pourrions-nous pas voir leurs films», clame d'ailleurs une publicité radiophonique de la Mondiale mettant en évidence deux hommes. La Mondiale sera de retour en 1995, sans Nicole Bonenfant cette fois.

Retour à l'université oblige. Privée de sa fidèle collaboratrice, Hélène Roy devra poursuivre le travail et former une nouvelle équipe. Le défi est terriblement exigeant, mais gratifiant et enrichissant. C'est ce qui fait courir les «filles des vues» de Québec. ✂

Normand Provencher



L'Association québécoise pour le Jeune Cinéma, organisatrice depuis 14 ans d'un festival du jeune cinéma, a fait un examen de conscience et a décidé de repartir à neuf: nouvelle équipe, nouvelles dates de présentation, nouveaux lieux et surtout, nouveau nom et gratuité de l'événement. Le nouveau festival de l'AQJC s'appelle donc le Festival international du court métrage, laissant ainsi tomber l'ambiguïté de son titre précédent, celui du *jeune cinéma*. En ouvrant sa compétition à des auteurs qui ne sont peut-être plus tout à fait *jeunes* selon certains critères, c'est-à-dire qui ont plus de trente-cinq ans, le festival a enrichi sa programmation d'oeuvres plus abouties, de films à l'imaginaire plus varié, réalisés avec plus de moyens et, jusqu'à un certain point, conçus avec une plus grande maturité. L'événement a été illustré par Dorothy Todd-Hénaut. La réalisatrice, avant de présenter **Un amour naissant**, film empreint d'humour, de sensualité et de sensibilité sur les amours d'une femme *très enceinte*, a remercié les organisateurs d'avoir élargi la catégorie d'âge. Cette libéralisation de la compétition ouvrirait également la voie à des *films-vedettes* réalisés par Vincent Pérez, scénarisés par Régis Wargnier, mis en musique par Patrick Doyle ou photographiés par Pierre Novion.

S'il est difficile d'isoler un

thème commun à cette programmation qui comptait quelques 150 films et vidéos de 29 pays, il fut tout de même possible de relever certains dénominateurs communs. Ainsi, nous avons pu remarquer que le noir et blanc est toujours aussi populaire chez les jeunes auteurs. Mais ce noir et blanc nous a souvent laissé perplexe. Certes, à notre époque où la couleur prime, le choix du noir et blanc s'avère un choix non seulement économique, mais bel et bien esthétique. Or, les motivations derrière ces choix demeurent souvent floues. On a en effet l'impression que certains réalisateurs ne savent pas vraiment pourquoi ils filment en noir et blanc et s'il le font, c'est surtout afin d'imiter un style, ou de donner — artificiellement — *du style* à leurs films. Mais inutile de dire que lorsque la forme prime sur le fond, ce noir et blanc gaspillé est des plus irritants. Tout aussi irritants d'ailleurs que l'intellectualisme et l'hermétisme pompeux de certains films dont le mérite aura été de mettre en valeur la sensibilité des autres. Nous pensons ici à **Goodbye Socrates** (James Babanikos, Canada) qui raconte sans fioritures ou détours inutiles une dramatique histoire d'amour et de déchirement entre un homme, sa femme et leurs deux patries, le Canada et la Grèce. Babanikos a appuyé son émotion sur un

scénario solide, subtil et sans concessions.

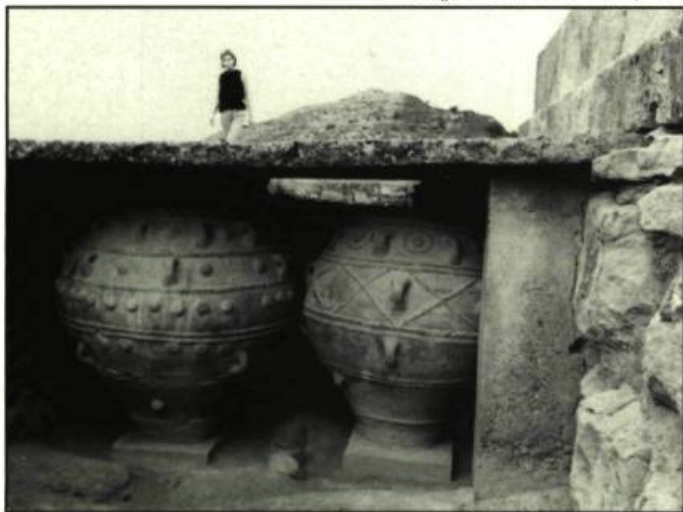
Un autre thème que l'on retrouve inmanquablement dans les festivals où priment les oeuvres de jeunes auteurs c'est, paradoxalement, l'idée (la hantise plutôt) de la mort. Malgré tout, le traitement de ce thème demeure lumineux, sensible, rarement morbide et souvent humoristique. Ainsi, **Bain de jouvence** (Sébastien Jousse, France) relate avec humour et couleur les images qui défilent dans la tête d'un jeune suicidé qui, nous l'apprenons à la fin du film, a en fait raté son geste. L'imaginaire et la structure narrative du cinéaste évoquent Jaco Van Dormael. Le jeune homme du film **Le Mort** (Christian Dor, France), lui, ne s'est pas raté. Mais à sa grande surprise, et plusieurs minutes après son geste, l'esprit n'a pas encore quitté le corps. Notre jeune suicidé en profite pour faire défiler, non sans humour, le film de ses derniers moments de vie. Le film devient cynique et troublant lorsque le spectateur réalise soudainement qu'il est en train de rire de bon coeur d'un sujet qui demeure l'une des principales causes de décès chez les jeunes. Le vieux **Léon Noël** (Thierry Dory, Belgique) prend lui aussi conscience du moment de sa mort, alors qu'un ange en mission a raté sa manoeuvre d'atterrissage et s'est écrasé sur le toit de la maison de son client. Une tendre et charmante comédie. Dans **Le Musée** (Bénédicte Emsens, Belgique), la mort est vue à travers les yeux de trois petites filles qui se sont perdues dans les couloirs du musée d'art moderne. Mais entre les sculptures et les formes immobiles, la mort d'un être humain ne peut être qu'une autre expression d'immobilisme. Beaucoup plus noir et morbide fut le film **Cinq minutes pour les morts d'Amérique** (Cesar Galindo, Pérou). Ici, un impressionnant travelling-arrière de cinq minutes sur un cimetière surréaliste rend hommage aux victimes de la découverte de l'Amérique.

Il fut, bien sûr, question du sida durant ce festival. Nous avons cru remarquer une certaine ouverture dans le traitement du sujet, une analyse plus paisible, plus réfléchie, plus contrôlée. Après le désarroi, on passe à une autre étape. Le beau film québécois **Le Singe bleu** d'Esther Valiquette est du nombre. Le très stylisé **Pour l'amour de Salomé** (Hugo Brochu, Canada), fait, quant à lui, partie d'une «course documentaire» sur le sida dans le milieu des itinérants. Ici, il est davantage question de combat pour la vie que d'achèvement de la vie. Visuellement très riche, ce documentaire démontre une grande force de caractère et un émouvant hymne à l'espoir. Le très noir pseudo-documentaire **Quelque chose est arrivé** (Roy Andersson, Suède; grand prix de la compétition internationale) a surpris par son approche audacieuse, extrêmement cynique et fort pessimiste. Sa complaisance dans le plan séquence et dans le surréalisme à tout prix finit cependant par lasser et même agacer. Ce film avait été commandé par le ministère de la Santé suédois qui a cependant interrompu le tournage jugeant certaines scènes trop dures et pessimistes pour le public d'enfants auquel il était destiné.

Dans une forme plus classique, l'un des films les plus intéressants

aura été la fiction **10:32 on Tuesday** (Anette Kristina Olesen, Danemark). La réalisatrice illustre avec authenticité et une immense sensibilité les angoisses d'une jeune femme qui décide de déménager chez son copain. Le film aborde avec intelligence et émotion les notions de perte d'identité, d'incertitude dans l'amour et dans le couple, ainsi que de séparation du milieu familial. **Homo videocus** (Je-Yong Lee et Hyuk Byun, Corée du Sud) aura sans doute plu aux divers intervenants qui s'inquiètent des effets de la télévision sur les jeunes. Ici, un adolescent au visage livide regarde continuellement la télévision. À tel point qu'il en perdra jusqu'à son identité. L'humour de ce film devient rapidement troublant. **The Lake** (Stefen Schwartz, Grande-Bretagne) est à ce point classique qu'il ressemble à un téléfilm. Cela n'est cependant pas un reproche, loin de là. Le film de Schwartz est d'une absolue rigueur et d'un suspense langoureux. Ici, le cinéaste raconte l'histoire d'un journaliste qui voulait trop savoir sur une certaine artiste-peintre qui semble considérer le meurtre comme acte créateur. Le réalisateur a cependant paru menotté par le format (le film dure 30 minutes). **The Lake** aurait exigé au moins trente minutes de plus pour atteindre un niveau de tension maximum.

Le Singe bleu d'Esther Valiquette



L'Asile de Pierre Sylvestre

Dans la catégorie animation, les productions canadiennes ont à nouveau témoigné de la richesse de nos animateurs. Ainsi, nous avons particulièrement aimé **Mouches noires** (Christopher Hinton, Canada), un vidéo-clip très drôle sur une chanson de Wade Hemsworth et **Territoires** (Yves Gauthier, Canada), pour la richesse du dessin dans cette métaphore sur les notions de cohabitation, de partage du territoire, d'espace vital, de tolérance, etc. Le Grand Prix d'animation est allé à **L'Asile** (Pierre Sylvestre, Canada), la désopilante et parfois grotesque histoire d'un itinérant qui trouve une boîte à rêve dont lui seul semble détenir le secret.

Lors de sa cérémonie de clôture, le festival a offert à son public la première nord-américaine du film **Le Batteur du boléro** (Patrice Leconte, France; oui, le même que **Le Mari de la coiffeuse!**). Pendant neuf minutes, la caméra de Leconte observe Jacques Villeret en percussionniste

d'un orchestre interprétant le **Boléro** de Ravel. Ici, tout repose évidemment sur la *non-interprétation* que seul un Villeret pouvait soutenir. C'est bien amusant!

Si le festival 92 nous avait laissé une impression de morosité (voir *Séquences* 159/160), l'envol de ce nouveau festival du court métrage aura été, au contraire, exaltant. Les quelques 5 000 festivaliers qui se sont présentés dans les deux salles (vidéo et film) de la Maison de la culture Frontenac, malgré une température presque estivale, prouvent la raison d'être de ce festival et l'intérêt qu'il aura suscité. Grâce à cette nouvelle redéfinition de son festival, l'Association québécoise pour le Jeune Cinéma a mis sur pied un événement qui deviendra probablement une étape importante de l'agenda cinématographique montréalais. Surtout, rappelons-le, si l'entrée demeure libre. ✨

Carlo Mandolini